

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Nouvelles Canadiennes

Vol. XXIII Cap Rouge, Q., Décembre 1889 No. 6

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

V A R I A

Nous apprenons avec plaisir que le Collège de St-Laurent, des Pères de Ste Croix, a fait l'acquisition des collecti ns assez considérables, mais malheureusement peu soignées et en aucune partie complètes, de feu le Dr Crevier, de Montréal.

Le Dr Crevier était un observateur sagace, et collectionnait en tout genre, mais l'ordre et la méthode n'était pas sa partie. Il en est de ses collections comme de ses connaissances ; ce savant qui suivait assidûment le cours des astres, qui, l'œil au microscope, comptait les générations des infusoires, ne savait seulement pas la grammaire. Doué d'une mémoire prodigieuse, véritablement étonnante, il s'occupait peu de l'ordre à mettre dans ses connaissances, de même que des séries régulières que doivent occuper des spécimens, se confiant dans sa mémoire pour savoir profiter dans l'occasion de ce qu'il aura vu, entendu ou remarqué ; de là ce décousu, cet épars qu'on remarquait dans ses écrits, ces connaissances à moitié traduites et souvent imparfaitement rendues, mais qu'il possédait au fond, et parvenait fort bien à faire comprendre lorsqu'on lui posait des questions ou le pressait

d'objections. Perles précieuses que ses connaissances qu'il égrenait partout, et que, comme de ses collections, il n'avait nul souci de ranger en étalage pour les faire parler à tous les regards et faire ressortir toute leur valeur.

Mais si ces spécimens, ces bijoux de la science, ainsi éparpillés, dépareillés, souvent mal déterminés par défaut de contrôle, ont perdu une grande partie de leur valeur pour avoir été ainsi négligés, ils peuvent la recouvrer cette valeur, réacquérir leur mérite, par une revision d'un naturaliste entendu. Et le Collège de St-Laurent possède dans son zélé professeur de sciences, le Rév. P. Carrier, un homme capable de restituer à ces collections toute leur valeur en leur, faisant subir l'épreuve des classifications les plus récentes, pour assigner à chaque spécimen la place qui lui convient, et lui faire porter le nom qui lui est propre.

Après Lévis, vient St-Laurent, tous les amis de l'éducation doivent applaudir aux efforts que font ces institutions pour faire de leurs élèves une jeunesse véritablement instruite, qui ne demeurera pas étrangère à la science.

Ajoutons que les musées parlent aussi éloquemment aux yeux des parents illettrés des élèves qui sont admis à les visiter. Que de choses on apprend ici aux enfants ! disent-ils dans leur étonnement, devant ces trophées de la science, tout impuissants qu'ils soient à s'en rendre compte. Et ils ont raison.

LE MUSÉE.

Comme nous l'avons déjà dit, le musée n'est pas destiné à étonner les badauds devant ses étalages, comme on parait le croire au bureau de l'éducation à Québec, mais bien à former des archives pour tous ceux qui sentant en eux la flamme du feu sacré, voudront scruter les arcanes de la science, explorer

attentivement ses domaines, et réussir peut-être à en reculer les limites.

Chaque spécimen nouveau ajouté à un musée est l'enregistrement d'une nouvelle connaissance acquise, et d'une observation plus au moins utile.

La seule inspection d'un musée parle à tout visiteur. A l'homme illettré elle dit : je suis au dessus de ta portée, remarque au moins la symétrie que je présente et juge de mon importance par le travail qu'il a fallu employer pour me disposer ainsi.

A l'homme instruit mais non initié à ces études elle dit : vois jusqu'à quel point on cultive ici la science, comme on en conserve scrupuleusement les archives, et quels trésors on amasse pour l'avantage de ceux qui voudront spécialement se livrer à ses études.

Mais au collectionneur même elle tient un tout autre langage. Chaque spécimen capturé par lui, lui rappelle les circonstances de lieu, de situation, de parentage etc, où il l'a trouvé ; la place que ce spécimen occupe dans la famille et le genre de son ordre, lui fait compter les conquêtes obtenues, les victoires remportées, en lui laissant voir les lacunes qui subsistent encore et en ravivant son zèle pour les combler. Seul avec ses spécimens, le collectionneur, l'homme d'étude converse, et ces entretiens sont toujours pour lui pleins de charmes et d'instruction. Que de questions sur l'habitat, les mœurs, la nourriture, le développement, les ennemis, l'utilité etc, de chaque être représenté, sa seule inspection ne lui suggère-t-elle pas !.....

Et ce sont les réponses à ces questions, les éclaircissements qu'on travaillera à établir qui constituent la véritable étude de la science ; ce sont ces épis épars que le savant réunit pour en former de précieuses moissons ; c'est de ces étincelles perdues ci et là que l'homme d'étude forme ces faisceaux lumineux qui lui montrent la voie pour pousser plus loin, et éclairent si

avantageusement ceux qui marchent à ses côtés ou viennent derrière lui.

Et comme nous l'avons déjà dit, il suffit d'un seul homme qui en ait la volonté pour former un musée dans chaque institution.

Voulez-vous savoir comment on procède ? Lisez la correspondance qui suit qu'on nous adressait tout dernièrement de Rigaud. Nous la faisons suivre de nos réponses à chaque article.

" La récolte ne vaut pas grand chose, je crois. En fait d'insectes, rien de neuf.

" Quant aux mollusques, la quantité est minime, surtout pour les terrestres. Il n'y a guère que des *Helix albolabris*.

" J'en ai trouvé un certain nom d'aquatiques, je vous les envoie pour les déterminer.

" No. 1. Est-il bien la *Margaritana margaritifera* ? Elle est assez commune dans notre petite rivière ?"

Non, c'est la *M. rugosa*, Barnes ; voyez ces plis rugueux qu'elle porte à son extrémité postérieure.

No. 2. N'est-il pas la *M. undulata*, Say ?"

Oui, c'est elle-même.

" No. 3. Limaçons ramassés sur la grève à Rimouski."

Ce sont des *Buccinum undatum*, Linné, avec eux se trouve une coquille terrestre No. 4, *Helix Sayi*, Morse.

" No. 5. Bivalves ramassés à Rimouski."

Ce sont des *Tellina Groenlandica*, Beck.

No. 6. Très communs dans l'Ottawa."

Unio borealis ♀, Gray.

" No. 7. Assez communs dans notre Rivière-à-la-Graisse, est-ce bien l'*Anodonta implicata* ? Je les trouve assez différentes de celles que vous m'avez données."

Ce sont des *Anodonta fluviatilis*, Say.

“ No. 8. Ce n'est pas un mollusque, mais plutôt un étui servant de retraite à une larve de je ne sais quoi. J'en ai trouvé en abondance dans une source. Ces étuis sont habités par une espèce de ver qui ne montre que la tête et les pattes, mais aussitôt qu'on le dérange, il disparaît.”

Ce sont les étuis des larves de Phyganes, insectes névroptères ; ces étuis sont formés de grains de sable, mais il arrive aussi souvent qu'on en trouve composés de petits éclats de bois, d'aiguilles de conifères, etc.

“ No. 9. Pris à Rimouski.”

Ce sont des *Littorina littoralis*, Gould, qu'on trouve sur toutes les rives du Golfe.

“ No. 10. De notre petite rivière, trouvée vivante sur une feuille de nénuphar.”

Sphærium simile, Lea, qui ne vit qu'en eaux douces, de la famille des Cycladides.

“ No. 11. Commune dans les eaux de l'Ottawa et les ruisseaux.”

C'est la *Physa heterostropha*, Say, qu'on trouve partout, même dans les fossés, nous l'avons rencontrée aux fles de la Madeleine en août dernier ; elle appartient à la famille des Limnées.

“ 12 & 13. Sur les pierres sur les bords de l'Ottawa ; moins communes que les précédentes.”

La plus petite est la *Goniobasis livescens*, Say ; on ne la trouve ici que tout-à-fait au large, à mer basse, attachée à des cailloux, famille des Strepomatides. La plus grosse est la *Paludina decisa*, Say, famille des Paludinides, sa spire est fortement érodée ; on ne la trouve d'ordinaire que sur des fonds sablonneux.

“ J'ai encore trouvé une autre grande valve de *Margaritana* ; est-ce la correspondante de celle que je vous ai donnée ?

Si vous voulez m'en donner les dimensions, peut-être pourrais-je le constater, et je vous l'enverrai.

“ Je ne sais si c'est la gauche ou la droite, car j'ignore quel bout marche le premier dans ces intéressantes créatures. Si la charnière est en arrière, c'est la valve gauche que j'ai.”

Il est toujours facile de discerner la partie antérieure de la postérieure dans les bivalves, par la charnière qui se trouve toujours en arrière des becs ou crochets. Ainsi votre valve est comme vous le dites, la valve gauche, et celle que nous avons est aussi une valve gauche, mais l'une et l'autre appartiennent à la même espèce que No. 1. *M. rugosa*, elles ne diffèrent de cette dernière que par la taille et la teinte saumonée de leur intérieur, du reste même forme et même structure. Cette perlière prend quelquefois de très fortes dimensions, on en a mesuré dans l'Illinois de 7 pouces de longueur sur 4 de hauteur.

Comme ces quelques simples notes peuvent servir grandement à ceux qui voudraient écrire l'histoire de nos mollusques. L'occurrence de telle espèce en tel lieu, sa fréquence, sa localisation, sont autant de données dignes de remarque. Et que de connaissances on peut acquérir par ces quelques notes jetées sur le papier ! Il ne nous manque que des observateurs de ce genre, en différents endroits de notre Province, pour faire faire des progrès étonnants dans l'étude de l'histoire naturelle de notre riche pays.

Espérons que bientôt de nouvelles recrues marcheront sur les pas de leurs devanciers.



UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 120).

La Supérieure a une véritable figure d'ascète et me parut réellement une sainte. Ces religieuses étaient dans leur couvent au Vénézuéla, suivant tranquillement leur règle, lorsqu'arrivèrent subitement les sbires du gouvernement franc-maçon qui régnait alors, leur enjoignant d'avoir à les suivre sans plus tarder ; puis on les conduisit, au nombre de douze avec trois ou quatre prêtres, à un vaisseau dans le port, qui les jeta sur la côte de Trinidad sans plus de cérémonies. De douze qu'elles étaient lors de leur émigration, il y a une dizaine d'années, il n'en reste plus que six, la mort ayant moissonné les autres, et le local temporaire qu'elles occupent ne leur permettant pas de prendre des novices. Leur directeur a espoir qu'une fois dans leur couvent, elles se recruteront de sujets nouveaux. Je le lui souhaite, mais j'ai peu de confiance dans cet avenir. Les nègres ne sont certainement pas aptes à la vie contemplative, et la population blanche est si peu considérable ici, que les vocations ne pourront qu'être excessivement rares.

Du Calvaire nous passons au Rosaire où le P. Hilaire avait quelques mots à dire à l'ouvrier qui poursuit ses travaux. Cet ouvrier qui est très poli, est un juif, mais je n'ai jamais vu personne plus respectueuse pour les prêtres. Comme je lui faisais quelques observations sur la solidité de sa construction qui est toute en concret, murs, piliers, cadres des ouvertures etc., " nous sommes sûrs du succès, dit-il, car le P. Hilaire a béni ces travaux." Paroles qui peuvent surprendre dans la bouche d'un Israélite.

Pendant que M. Huart s'amuse là avec le P. Hilaire, je fais la revue de la cour à la recherche des insectes. Mais jugez de ma joie lorsque j'aperçois trois superbes *Orthalicus* attachés à l'écorce d'un grand arbre qui se trouvait là. J'ai quelque peine à les enlever, tant ils adhéraient à leur support. Comme la saison de la sécheresse, depuis décembre à mai, est la saison de repos pour les insectes et les mollusques, ils adhéraient à l'écorce de l'arbre au moyen d'un épiphragme crustacé qu'ils s'étaient fabriqué, et n'étaient pas sortis de leur retraite probablement depuis le mois de décembre.

Les *Orthaliques* sont des espèces d'hélices, à coquilles lisses, à ouverture aussi longue que la spire, dont le dernier tour est ample et orné de dessins persistants. Je possédais déjà cette espèce dans ma collection, mais je n'avais encore jamais eu l'occasion de la voir vivante. C'est l'*Orthalicus fasciatus*, Müller.

Enfin nous laissons la ville en tournant le dos à la mer pour nous enfoncer directement à l'intérieur. La route est des plus agréables, suivant une petite rivière qui a tracé sa course à travers les collines qui forment la base de la chaîne de montagnes qui partagent l'île dans presque toute sa longueur.

A environ deux milles de Maraval, nous nous arrêtons au réservoir qui alimente l'aqueduc de la ville. C'est la petite rivière même qu'on a interceptée pour emprisonner son eau dans des réservoirs en pierre de taille d'une très grande propreté. Le gardien entretient un grand nombre de fleurs en pots qui, activées par l'humidité et la chaleur de ce vallon resserré, forment un petit Eden dans ce lieu désert.

L'église de Maraval s'élève sur une colline qui domine tous les environs, et le presbytère est tout près du chemin au bas de la colline. On est tout surpris de rencontrer ces constructions lorsqu'on se croirait encore en pleine forêt, car la route suit toujours la petite rivière dont les bords sont tout occupés par des plantations de cacao et d'orangers.

M. Alvarez nous fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante, ancien professeur de théologie avant son expulsion du Vénézuéla, nous trouvons en lui un type de l'homme bien élevé et un modèle du véritable pasteur ; il paraît dévoué tout entier au bien spirituel de ses ouailles.

Occupant une vaste résidence tout à côté de l'église, il l'a cédée aux religieuses pour l'éducation des enfants et s'est bâti le presbytère actuel qui est à deux étages et de construction toute récente. Comme il est au bas de la déclivité, on monte au deuxième étage pour se rendre à l'église.

Le souvenir de la patrie est toujours cher à toute âme bien née, aussi M. Alvarez, bien que fort maltraité par les siens, ne manque pas, tous les deux ou trois ans, de faire une visite à sa famille sur le continent, et à chaque fois il en rapporte quelques oiseaux des plus remarquables, si bien qu'il s'est construit une volière où il n'a pas moins d'une quarantaine de pièces aujourd'hui, toutes plus ou moins remarquables par leur riche plumage et leur chant varié.

Les plantations de cacao de l'autre côté de la route trouvant l'humidité sur le terrain fertile de la petite rivière, ont pris un tel développement qu'ils semblent plus encore qu'à Arima une véritable forêt. Et par dessus leur tête, on voit, du presbytère même, des orangers s'élever à la taille des grands arbres, ne mesurant pas moins de 30 pieds et portant des fruits équivalents au moins à trois oranges ordinaires.

Je ne manquai pas de pousser une petite reconnaissance dans cette luxuriante plantation, et je fus assez heureux pour trouver sous les feuilles deux beaux exemplaires vivants du même bulime que j'avais trouvé à Arima, le *Bulimus aurisciuri*, Guppy. Mais la rencontre la plus extraordinaire que j'aie faite, est celle d'un papillon monstre, arrêté sur l'écorce d'un arbre, ne mesurant pas moins de 6 à 7 pouces d'envergure ; malheureusement je n'ai pu réussir à le saisir, même avec mon filet.

Nous allons après le dîner visiter l'église et le couvent qui l'avoisine. Les enfants, presque tous noirs, avaient une très bonne tenue et montraient des figures bien intelligentes.

Plus je me répands dans l'île, et plus je suis frappé de la similitude d'allures, de la même manière de juger les choses, de la même pratique des règles théologiques, entre le clergé de Trinidad et celui du Canada. Si jamais le hasard pousse quelque prêtre de cette chaude contrée vers nos régions boréales, je pense qu'il n'hésitera pas à confirmer l'opinion que j'émetts ici.

Nous reprenons la voiture à deux heures, et trois quarts d'heure après nous étions à nos chambres.

Nous fîmes la rencontre sur la route de plusieurs femmes coolies se rendant au marché avec leurs denrées. Je suis toujours étonné du poids qu'elles portent sur leur tête sans paraître fatiguer. Voyez celle-ci ayant dans son panier 2 couples de volaille, des épis de maïs, des gousses de je ne sais quel légume, trois coussecouches, ignames de la grosseur des plus forts navets, et avec cela elle va d'un pas accéléré, malgré le vent debout qu'il lui faut repousser ; une main au dessus de la tête pour conserver l'équilibre à sa charge, et l'autre sur la hanche pour faire contrepoids, elle va alerte et légère comme si elle n'était embarrassée de rien. Parfois ce sont les deux mains qui s'appuient aux hanches, les mouvements du cou devant seuls conserver l'équilibre au panier ; les anneaux de verroterie que le soulèvement du bras avait refoulés à l'épaule, reviennent alors au poignet, et sans aucun souci de sa mise, que le vent souvent vient mettre en désordre, elle chemine toujours avec la même assurance, tantôt en suivant la ligne droite, et tantôt se portant à gauche ou à droite pour éviter des rencontres.

Rendus à nos chambres pour le repos de la nuit, M. Huart se sentit une fièvre brûlante avec un point de côté qui lui gênait la respiration. C'était là sans doute le résultat de la fatigue excessive que nous avions éprouvée la veille. J'ai craint un moment que cette indisposition ne devînt sérieuse,

mais une dose de quinine avec le repos le remirent bientôt à son état normal.

Jeudi, 3 mai.—Ce matin le P. Hilaire me pressa si vivement que je dûs encore consentir à adresser la parole à une association de dames pieuses qu'il dirige et qui portent le nom de *Fidèles amantes de Jésus*. Elles sont au nombre d'une centaine, partagées à peu près par moitié entre les blanches et les noires. Je leur parlai de l'imitation de Jésus, et nulle part je n'ai rencontré auditoire plus attentif et rendant plus manifestement leurs impressions intérieures par leur contenance et l'expression de leurs figures. Qu'il est beau, qu'il est touchant ce spectacle de notre sainte religion qu'on ne peut rencontrer nulle part ailleurs ! *Sacerdos alter Christus*, le prêtre est un nouveau Christ, a dit un grand saint, et de fait le regard fixe de ces figures si variées de couleur et de conformation, les sentiments de douleur, de dévouement, de compassion qui parfois leur attirent des larmes et les tiennent attachées aux lèvres du prédicateur, disent assez que ce n'est pas un homme qu'elles entendent là, mais bien que c'est un autre Christ qu'elles écoutent.

Devant cette attitude si respectueuse, cette attention si soutenue, et cette émotion si manifeste, je n'ai pu me défendre de cette pensée que St Augustin traduisait à son ami Alype : Pendant que nous nous livrons avec orgueil à nos thèses philosophiques, que, par notre science, nous nous élevons au dessus du vulgaire, les ignorants et les simples nous ravissent le Ciel, et serviront à nous confondre ! Oui ! Combien de ces nègres, de ces âmes saintes, qui vivent si humblement, si pauvrement, qui semblent des déshérités de la grande famille humaine, combien dis-je viendront dans le Ciel passer devant les grands et les heureux du monde, pour occuper des trônes au dessus d'eux, que leur charité simple et pure leur aura assurés !

Tous les jours je fais quelques petites chasses dans le jardin, et à chaque fois je recueille quelque pièce nouvelle pour

moi. Mais aujourd'hui ce n'est pas seulement dans le jardin que j'ai pu glaner, le P. Siméon mit à ma disposition une case contenant les insectes les plus remarquables de l'île, surtout de ceux qui se distinguent par leur taille et leur apparence, tels que de superbes longicornes à riches livrées, comme le *Trochyderes succinctus*, Linné, à téguments lisses et brillants, d'un brun canelle avec une ceinture blanche au milieu des élytres, le *Lagocheirus araneiformis*, Lin. à livrée brune marbrée de blanchâtre avec 2 grandes taches brun-foncé au côté des élytres, le *Psapharochrus lotor*, White, brun canelle avec ses tubercules prothoraciques et ses côtes sur les élytres etc., etc. Et parmi les Elatérides, outre des Pyrophores déjà mentionnés, 2 superbes *Chalcolepidius sulcatus*, Fabr. dont l'un mesurait plus de 1½ pouce, tous deux à forte teinte bleu-indigo. Ajoutons encore parmi les Lamellicornes une *Antichira splendens*, Fabr., qui porte si bien son nom, d'un rouge canelle sur les côtés passant au vert au milieu, poli, brillant, à reflets métalliques, puis un magnifique *Areoda*, d'un vert rougeâtre, à reflets métalliques, à côtes ondulées, peu prononcées, à dessous tout couvert d'une épaisse pubescence blanchâtre, etc., etc.

Avec ces superbes pièces d'insectes se trouvait aussi ce myriapode géant, dont les étrangers s'exagèrent souvent la néfaste puissance. C'est la Scolopendre piquante, *Scolopendra morsicans*, Linné, hideuse bestiole ne mesurant pas moins de 8½ pouces de longueur et portant 21 paires de pattes en y comprenant les 2 de l'extrémité. Cet animal est-il réellement venimeux? Oui, sans aucun doute. Mais peut-il causer la mort? Généralement non. Il en est de cette scolopendre comme du scorpion, leurs piqûres, dans les circonstances ordinaires, ne causent qu'une enflure à la partie attaquée, mais sur des enfants ou des personnes faibles, elle peut quelquefois devenir fatale.

Les journaux ont rapporté le cas d'un musicien français qui faisait danser dans un bal au Mexique. Etant sorti sur la véranda durant la soirée, il voulut se désaltérer dans un pot

qu'on avait placé sur un pilier, et se fit couler dans la bouche la redoutable scolopendre qui s'était glissée dans le pot. L'animal lui enfonça ses mandibules dans l'une des glandes du fond de la bouche, et telle était sa ténacité dans sa prise, qu'un médecin là présent, fut obligé de la désarticuler pour la retirer. Quelque rapide que fût l'opération, elle permit au venin de passer dans le sang et le malheureux succomba quelques quarts d'heures après.

La cuisine dominicaine est bien propre, je pense, à rappeler la mortification qui convient à des religieux et que tout le monde peut pratiquer avec de grands avantages, mais ce régime pour des gens du nord, habitués à faire journellement usage de viandes, et très souvent plusieurs fois par jour, devient intolérable dans le début.

Voici d'ordinaire comment sont réglés les repas.

Le déjeuner ne compte pas, c'est une tasse de café avec un morceau de pain. Et nos petites côtelettes froides, notre tête-fromagée, nos tranches de jambon du Canada ? Adieu, au revoir.

Pour le dîner, je l'omets, car nous le prenons toujours au réfectoire gras. Vient ensuite le souper, dont le menu est d'ordinaire comme suit : soupe maigre, œufs en omelette avec pois verts ou oseille, laitue, fromage, sardine à l'huile, bananes, oranges et vin à la glace.

On peut fort bien s'accommoder d'un tel régime lorsqu'on est habitué au climat, mais pour nous, avec l'abondante transpiration qui nous suivait partout, il nous atterrait, si bien que vers les 10 heures du matin et les 4 heures de l'après midi, nous avions perdu toute énergie et ne songions plus qu'au repos. Mais les bons pères qui veulent bien s'astreindre à la mortification sans obliger les autres à les imiter, donnèrent des ordres dès notre arrivée pour qu'on nous serve une légère collation à 10 heures et une autre à 4 heures de l'après midi. Ce sont là de petites misères dont une bonne santé d'ordinaire ne tient pas

compte, mais avec un estomac délabré comme se trouve M. Huart, ces adoucissements au régime lui étaient absolument nécessaires.

Vendredi 4 mai. — Conduit par le P. Siméon, je vais dans la matinée faire visite à un monsieur Casabon, photographe qui s'occupe aussi un peu d'histoire naturelle. Il nous montre plusieurs pièces bien intéressantes en fait d'insectes, de coquilles, de minéraux, de plantes, etc., mais toutes ces pièces sont généralement mal préparées et mal conservées, la poussière couvrant les insectes et plusieurs attestant l'inhabileté ou le manque de soin des mains qui les avaient manipulés. Ce qu'il avait de plus parfait, était une collection de colibris ou oiseaux-mouches de l'île, se partageant, je crois, en 18 espèces différentes.

M. Huart se sentant encore tourmenté par la fièvre était resté à la maison.

Dans l'après midi je vais faire une petite excursion au pied de la colline de Laventille. J'étais désolé de ne pouvoir rien rencontrer, lorsque sur le tronc de l'un de ces gros arbres dont l'écorce est toute couverte d'aiguillons comme le sont chez nous les rosiers, j'aperçus à travers ces épines un superbe charançon d'un blanc de neige sans aucune tache. Craignant qu'il ne m'échappe en se laissant choir sur le sol, je tends au dessous mon filet, et le saisis de mes doigts sans aucune résistance. Je reconnus que c'était la ♀ d'un *Lissorhinus*, Schcener, dont je possédais déjà le ♂ me venant du Brésil, d'une espèce que je crois nouvelle.

Les nègres, et encore plus les coolis, considèrent, je pense, la couleur de leur peau comme un vêtement, car pour eux, se dépouiller du peu de guenilles qu'ils portent au moindre prétexte, est affaire toute ordinaire et qui ne doit surprendre personne. Comme je revenais par la grande route qui fait suite à une rue de la ville, je vois un coolis qui prend un bain. Mais où, me demanderez-vous, là où il n'y a ni ruisseau, ni rivière ?

En pleine rue, vous répondrai-je. Au moyen de quelques poignées d'herbes et de quelques petits cailloux, qu'il jette dans le mince filet d'eau qui coule dans l'égout près du trottoir, il fait une espèce de chaussée qui retient à peu près 8 à 9 pouces d'eau, c'en est assez pour lui servir de baignoire, et sans aucun souci des passants de la rue, il se livre tranquillement à ses ablutions.

Plus loin c'est une femme qui, probablement pour faire la chasse aux puces, écarte ses vêtements avec le même sans gêne. Je dois remarquer cependant qu'elle portait la modeste couche qui lui couvrait le bas du corps.

A propos de puces, il en est une ici autrement redoutable que celle que nous possédons. C'est la puce pénétrante, *Pulex penetrans*, Lin., la *chique* comme on la désigne ici. Ce sont surtout les nègres qui ont à en souffrir, car allant pieds nus, ils offrent à l'insecte l'occasion de déposer ses œufs à son endroit de prédilection, sous les ongles des orteils. Les larves qui éclosent de ces œufs mettent bientôt tous les doigts des pieds en pourriture, et très souvent c'est la perte d'une phalange ou deux de chaque doigt qui en est la suite.

Il paraît qu'à la Jamaïque et à Cuba on a encore plus à se plaindre des attaques de cette puce qu'à Trinidad.

Il arrive aussi parfois qu'elle s'attaque à d'autres parties du corps qu'aux pieds. Un curé m'a raconté qu'ayant reçu à son insu la visite du redoutable insecte sur une main, quelques jours plus tard il se fit extraire par le médecin pas moins de 27 petites larves qui le faisaient grandement souffrir et tenaient tout le membre en tuméfaction.

Cette puce, ne dépose pas ses œufs isolément, comme le font la plupart des autres insectes, mais c'est une capsule d'œufs, n'en contenant pas moins de 20 à 30, qu'elle glisse ainsi sous la peau. De là les ravages extraordinaires de ces légions de vers.

Chiques, scorpions, myriapodes, serpents ; quelles agréables bêtes on possède ici !

Nouvelle alerte à propos de scorpion. On se rappelle mon aventure d'orteil à Roseau. Cette fois-ci ce n'était pas une feuille sèche, mais un être bien vivant et très agile encore. J'allais prendre quelque effet dans ma chambre, lorsque je crois apercevoir un scorpion qui se glisse sous ma malle. Je m'arme de mes pincettes à insectes, et j'enlève la malle. L'animal avec une rapidité qui me permet à peine de le distinguer, va se cacher dans une fente sous la tringle de la cloison de division des chambres. Il faut en fuir avec cet intrus, me dis-je. Je le déloge, et, à ma grande surprise, au lieu d'un scorpion, je ne trouve qu'un gentil petit lézard d'une agilité extrême, comme on en voit ici partout sur les clôtures, les murs etc. J'en avais vu plus d'une fois grimper sur l'écorce lisse et quasi vitreuse d'un palmier dans la cour intérieure qui envoyait ses feuilles, sous certains vents, sur la galerie du 2^e étage et jusque dans la porte de ma chambre. C'est sans doute la route que ce gentil et innocent reptile aurait prise pour venir me faire visite. Des scorpions, je n'en ai pas encore vu un seul ici ; des lézards, on en voit partout ; des serpents, j'en ai déjà tué 7 ou 8, aucun d'eux cependant dangereux, car je n'aimerais guère la rencontre d'un monsieur serpent de la taille de celui qui portait la peau que le P. Mannès a emportée en Europe, 22 pieds. Je ne me figure aucun agrément dans une telle visite.

Les exercices du mois de Marie ont lieu tous les soirs à 7 h., et à chaque fois l'église se remplit de fidèles, tant pour prendre part aux prières que pour entendre le sermon qu'on y donne et qui est suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Samedi, 5 mai.— Comme un Père m'avait dit qu'il y avait plusieurs pieds de vanille dans le jardin, je vais les reconnaître et les étudier. J'en trouve en effet plusieurs grim pant et s'attachant au tronc des cocotiers. On sait que la Vanille, *Vanilla*, appartient à la famille des Orchidées ; comme un grand nombre de ses congénères, elle vit souvent en parasite sur le tronc des arbres et particulièrement des palmiers.

Originant du sol par la germination d'une graine, la tige rencontrant un tronc de palmier s'y cramponne si étroitement que très souvent on ne peut l'en séparer qu'en la brisant. Mais il n'y a pas que la tige qui s'attache ainsi, les feuilles mêmes, simples, épaisses, coriaces, adhèrent semblablement à l'épiderme du support. La tige, de la grosseur d'une bonne ficelle, envoie alternativement ses feuilles de chaque côté, lesquelles s'étalent si régulièrement qu'on les dirait uniquement destinées à faire une broderie sur le tronc de l'arbre, et cela souvent jusqu'à 10 et 12 pieds de hauteur. Il n'est pas rare de rencontrer des tiges qui, par un accident quelconque, ont été sevrées du sol et n'en continuent pas moins leur végétation, tant par leurs crampons qui tirent des sucs du support, que par l'air ambiant qu'elles absorbent. Semblable au mollusque acéphale qui se nourrit par imbibition de l'eau de la mer, privé de bouche pour ingurgiter des aliments, la Vanille, échappée du sol, ne reçoit plus rien de ses racines et continue tout de même sa végétation sous l'action de l'air et de l'humidité.

J'en trouve un pied grimpant sur le mur du jardin qui porte des fleurs à son extrémité; ces fleurs roses, de bonne taille, sont irrégulières comme toutes celles de la famille, et sont douées du parfum délicieux qui leur est propre, mais à un bien plus faible degré que les gousses qui renferment les graines. On sait que la Vanille est cultivée pour son parfum, et ce sont particulièrement ses gousses qui possèdent ce parfum à un degré plus concentré. Ces gousses, de la forme à peu près de celles de nos haricots ordinaires quoique un peu plus grêles, subissent je ne sais quelle préparation avant d'être offertes sur les marchés, car elles sont alors brillantes, paraissant comme si on les avait confites dans le sucre ou autre substance. Une seule de ces gousses ainsi préparées dans une maille suffit pour embaumer tout son contenu pendant des mois.

Dimanche, 6 mai. — Je vais encore, comme les dimanches précédents, dire la messe à 6 h. à l'église du Rosaire, où se

rouve comme d'ordinaire une grande affluence, et où je donne la sainte communion à un grand nombre de personnes, tant blanches que noires.

Nous avons dans l'après midi la visite de M. Devenish et de M. Macarthy. Ce dernier n'a pas comme son compagnon l'avantage de parler notre idiôme. C'est un catholique irlandais très intéressant qui est professeur de chimie au collège de la reine.

Quant au premier, je l'ai déjà fait connaître, et il est toujours le même. Il parle, il gesticule, il chante ; il raconte une histoire, et en intercale dix autres dans son récit. Plus on le fréquente et plus on apprend à l'apprécier, car sans contredit, c'est un homme qui sait beaucoup, qui a beaucoup vu, et a tout retenu, et à voir son agilité et sa présence d'esprit, avec son apparence extérieure, on a peine à croire aux 74 ans qu'il dit compter. Ajoutons qu'à tous ses talents, il joint aussi celui de faire des vers dans l'occasion. Je veux ici en citer un exemple ; ces strophes ne sont ni du Chateaubriand ni du Lamartine, mais elles le montrent sous un nouveau jour et font honneur à sa qualité de bon chrétien. C'est un cantique à la Sainte-Vierge pour le mois de Marie.

O mois de mai, quels charmes
 Nous porte ton retour,
 Quand la rosée en larmes
 Semble pleurer d'amour !

Dans ces perles liquides
 Se mire un soleil pur,
 Et nos regards avides
 Du Ciel cherche l'azur.

La nature avec joie
 S'éveille, quand vers nous,
 Notre Père t'envoie,
 Beau mois de mai si doux !

Mois de la Vierge Mère,
Mois de rayons joyeux,
Où la nature entière,
Chante un concert pieux !

La plante alors bourgeonne,
L'oiseau reprend son chant ;
Tout tréssaille et résonne
Dans ce concert touchant !

Comme, en ce mois, la sève
Remonte au sein des fleurs,
Ainsi la foi s'élève
Plus vive dans nos cœurs !

Des fleurs à peine écloses
Le parfum monte à Toi,
Douce reine des roses,
Douce reine de foi !

De l'oiseau le ramage
Vers toi s'élève aussi,
Et tout te rend hommage
Dans la nature ici !

Qu'ainsi notre prière,
Nos vœux et notre amour
A tes pieds, tendre Mère,
S'élèvent en ce jour !

Rends plus vive, ô Marie,
En ce mois, notre foi,
Quand le monde entier prie,
Et se tourne vers toi.

Lundi, 7 mai.—M. Huart n'étant pas bien, je me décide à aller passer la journée à Cocorite, chez les lépreux, dans le but surtout de faire une chasse sans merci aux coquilles tant marines que terrestres.

Comme le chapelain, le R. P. Etienne, vient passer un jour chaque semaine au presbytère, je profite de la voiture qui va le chercher et qui me ramènera de même lorsqu'elle ira le reconduire.

Je m'arme donc de tous mes instruments, sans oublier mes fameuses bottes de caoutchouc que j'avais à étrenner et qui pouvaient, disait-on, me garder les pieds secs, eussè-je de l'eau par dessus la tête.

Aussitôt arrivé, le P. monte dans la voiture, après avoir mis sa chambre et sa bibliothèque à ma disposition, et avoir donné ordre de me donner, disait-il, un dîner *passable*.

Je ne fus pas lent à me rendre sur la grève, auprès du petit quai que j'avais déjà visité.

Je pris d'abord, sur les pièces du quai et les cailloux y adjacents, plusieurs beaux Tritons, de bonne taille, des Mélongènes, des Pourpres, etc., et m'amusai longtemps à examiner 5 à 6 Actinies fixées à des pierres. Malheureusement, elles s'obstinèrent à me refuser l'étalage de leurs *petales*, je dis pétales, car on sait que ces anémones-de-mer, comme on les appelle, quoi que appartenant au règne animal, sont privées de locomotion, et sont ornées à leur extrémité supérieure de ligules simulant exactement des pétales de fleurs, et donnant à l'ensemble, lorsqu'elles sont étalées, toute la ressemblance d'une Anémone ou d'un Astère.

Mais je tenais surtout à traverser le banc de vase que la vague avait amoncelé près du bord, étant sûr de trouver au delà un fond moins vaseux et des coquilles plus variés et plus belles.

Je procède donc à la traverse du susdit banc, à peine recouvert de quelques pouces d'eaux en certains endroits. J'étais à peine engagé dans ce pétrin, que je reconnus que je n'avais pas choisi l'endroit le plus favorable, la saillie du quai en interceptant les vagues avait nécessairement retenu une plus grande quantité de vase. Mais procédons toujours, me dis-je, l'obstacle ne doit pas être insurmontable. Plus j'avance et plus la vase devient compacte et abondante. A chaque pas que je fais, il me faut un effort pour retirer du fond mon pied qui s'y trouve de plus en plus pressé. Mais voici que par l'effet de l'un de

ces efforts, je perds l'équilibre, et j'allais m'étendre de tout mon long dans ce cloaque, si je n'avais pas tendu la main gauche pour me garantir; je dois dire que tenant de la droite ma canne pour sonder le terrain, j'avais dans ma main gauche, mon ombrelle fermée que je tenais par le milieu. Mais la vase est trop peu consistante pour offrir un obstacle capable d'arrêter mon élan, et ma gauche, quoique avec mon ombrelle en travers, s'enfonce dans la pâte liquide jusqu'au coude. Ainsi penché, la boue entre dans mes bottes, et je ne puis reprendre la position verticale que par des efforts répétés et épuisants. Le retour au rivage est aussitôt décidé, et ce n'est pas sans de grandes difficultés que je puis l'atteindre, mes bottes, à chaque pas, menaçant de s'arracher de mes pieds.

Qu'on juge de mon état maintenant. Mais je suis couvert de boue des pieds à la tête. Ce sont surtout mes pantalons en drap noir qui ont souffert, car quant au petit habit de toile grise, ses taches sont moins apparentes et plus aisées à pallier sinon à les faire disparaître.

Mais que faire à présent? Retournerai-je à l'hospice en cet état?..... Je suis sur le bord de la mer et incapable d'avoir une goutte d'eau, le fameux banc étant toujours là pour m'en intercepter l'accès. Allons, me dis-je, suivons la grève, il doit y avoir quelque part certains ruisseaux venant des montagnes. Heureusement que la grève est belle étant partout sablonneuse ou en gravier. La côte, de quelques pieds seulement d'élévation, est toute érodée par l'action des vagues, et des nombreux cocotiers qui la couvrent, bon nombre sont penchés, étant minés à leur racine et tout près d'être renversés.

La vase en passant par dessus mes bottes, trop consistante, n'avait pas heureusement permis à l'eau de pénétrer jusqu'à mes pieds.

Baignant de sueur, le sang à la figure, épuisé par mes efforts, je marche et je marche, lorsqu'à la fin j'atteins un filet d'eau coulant de la côte. J'imite le coolis que j'avais vu dans

l'égoût de la ville, je fais avec de la boue une chaussée au petit courant afin d'avoir assez d'eau pour opérer mes ablutions. Mes bottes sont tirées, mes pantalons, mon habit sont plus ou moins débarrassés de leurs souillures, je me repose un peu, et reprends la route de l'hospice, non toutefois sans avoir fait ample provision de coquilles qui étaient là plus abondantes et de plus facile accès.

J'arrive à l'hospice épuisé, et comme il s'en allait midi, je trouve la table toute mise. Le repas passable que le bon Père Eitenne avait ordonné, n'était rien moins qu'un repas princier, il va sans dire que je fis honneur à sa table en mangeant le double de ce que j'ai coutume de prendre.

Après ce copieux repas, une petite sieste me remet complètement de ma mésaventure, et je me sens tout dispos pour une nouvelle excursion, mais c'est dans une autre direction que je veux diriger mes pas, c'est dans les broussailles et les arbres du pied de la montagne que je veux porter mes explorations.

Un double but m'attirait de ce côté, savoir : constater l'erreur d'un Père qui m'avait dit qu'en traversant l'hospice des femmes et en m'avançant un peu au delà, je trouverais un gros arbre, à tronc tout couvert d'épines, et chargé de graines rouges d'un poli de corail avec une extrémité noire. Mais la chose n'est pas possible, lui ai-je dit, ces graines sont produites par un arbrisseau et non un grand arbre. Rendez-vous y avait-il ajouté, et vous constaterez le fait.

Traversant le corridor de la résidence des religieuses pour pénétrer dans la cour des femmes située en arrière, la supérieure veut absolument qu'un garçon de service m'accompagne. Habitué à faire mes chasses seul sans être contrôlé dans mes allures, je lui dis que je n'avais nullement besoin de ce secours ; mais je dus à la fin accepter pour ne pas la désobliger.

—Connaissez-vous, dis-je au nègre, un arbre qui rapporte des petites graines rouges avec un bout noir ?

—Il y en a un ici tout près.

Et de fait nous l'abordons, c'était en effet un très grand arbre, à tronc tout couvert d'épines.

—Mais les graines rouges ne sont pas le fruit de cet arbre ?

Oh ! non, ce sont les fruits de cet arbrisseau qui croît auprès et s'appuie sur l'arbre.

Et comme je témoigne le désir d'avoir quelques gousses de ces graines, mon nègre grimpe dans l'arbrisseau et m'en jette des poignées.

Je constatai que c'était des graines de *Erythrina corallodendron*, semblables à celles que j'avais cueillies à la Dominique. J'en pris une bonne provision.

En second lieu je voulais voir si dans ce bois je ne pourrais peut-être pas trouver aussi quelques mollusques terrestres, et surtout des Bulimes, qui semblent appartenir tout particulièrement à l'Amérique du Sud. Mais j'eus beau retourner les feuilles mortes, rouler tous les morceaux de bois que je rencontrai, inspecter tous les troncs d'arbres, je ne trouvai absolument rien en fait de mollusques. Du premier coup d'œil j'avais aussi jugé la place comme n'étant pas favorable à cette chasse. Le sentier que nous suivions était à peu de chose près le lit d'un torrent desséché, qui doit se gonfler dans la saison des pluies et entraîner les mollusques qui en auraient fait leur habitat. Je me contentai donc de cueillir quelques insectes et des plantes.

Ayant changé de direction pour retourner à l'hospice, nous suivons un sentier à travers de hautes herbes. Et voilà qu'en un certain endroit je vois un énorme nid de guêpes, d'au moins 2 pieds de long sur une dizaine de pouces de diamètre, attaché à un arbre penché sur le sentier. Une trentaine des propriétaires de la demeure se promenaient sur la surface encroûtée et non papilleuse de la construction, elles me parurent énormes.

Prenez garde, me dit le nègre, après être passé, ces guêpes sont très mauvaises. Passez tranquillement sans faire mine de les remarquer.

— Mais je ne veux pas m'exposer à leurs blessures.

Et je préférerais me perdre dans les hautes herbes pour faire un détour.

— Pourtant, dis-je au nègre après l'avoir rejoint, je voudrais bien capturer quelques unes de ces guêpes.

— Donnez-moi votre filet, me dit-il, rien de plus facile que d'en prendre quelques-unes, mais je ne réponds pas de ce que pourraient faire les autres.

— Alors il est plus prudent de ne pas tenter l'attaque, car à juger de ces bestioles par leur taille, nul doute qu'une attaque de l'une de leurs légions ne soit très redoutable.

Et à mon grand regret, je me résignai à me priver d'ajouter ce trophée à mes autres victoires.

Revenus dans le parc qui avoisine l'hospice, je remarquai quelques énormes caisses en fer gisant sur le sol.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

— C'est un *pis*.

— Un *pis* ?

— Oui, un *pis*.

— Mais qu'est-ce qu'un *pis* de cette façon ?

— C'est pour amasser de l'eau quand il mouille.

M'étant approché, je reconnus en effet que ces boîtes en fer, étaient de vieilles citernes, comme j'en avais vu à San-Fernando, et qu'on les avait renversées là sur l'ouverture de puits pour prévenir contre les chutes qu'on aurait pu y faire.

Peu habitué à leur patois, je n'avais pu imaginer qu'on pouvait ainsi supprimer l'*u* dans le mot puits.

(A suivre.)